

Les intrigues carnavalesques, « mi-carêmes » ou « mascarades ». Étude croisée en Europe et Amérique francophones

Cross-study of the Mid-Lenten tradition, also called “mascarades” or “intrigues”

Françoise Lempereur

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072904ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072904ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lempereur, F. (2020). Les intrigues carnavalesques, « mi-carêmes » ou « mascarades ». Étude croisée en Europe et Amérique francophones. *Rabaska*, 18, 115–128. <https://doi.org/10.7202/1072904ar>

Résumé de l'article

En Europe comme en Amérique francophones, les intrigues carnavalesques ne perdurent que dans quelques villages ou petites villes qui ont gardé une population assez homogène : des masqués pénètrent dans les maisons dont ils connaissent les occupants et rappellent, sur un mode humoristique ou satirique, des anecdotes ou des situations personnelles relatives à leurs « hôtes ». Ils déguisent leur voix afin de tenir le plus longtemps possible avant d'être reconnus. Agacées, les personnes visées tentent, dans la bonne humeur, de les démasquer en offrant à boire. L'auteure a dépouillé la littérature sur le sujet et a personnellement observé la pratique, qu'elle décrit et analyse en alliant méthodologie ethnographique et réflexion socio-politique.

Les intrigues carnavalesques, « mi-carêmes » ou « mascarades ». Étude croisée en Europe et Amérique francophones

FRANÇOISE LEMPEREUR
Maître de conférences, Université de Liège

L'origine de cette étude

En août 2007, lors du colloque sur *La Résistance des marges, exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophonies d'Europe et d'Amérique*, organisé par la Chaire de recherches du Canada en oralité des francophonies minoritaires d'Amérique à l'Université Sainte-Anne de Nouvelle-Écosse, trois interventions sur la Mi-Carême en Nouvelle-Écosse, à l'Île-du-Prince-Édouard et à Natashquan¹ attirent mon attention. Je suis frappée par la similitude des pratiques canadiennes avec celles de ma région d'origine, la Wallonie, sans pourtant qu'il y ait jamais eu d'échange de populations ou de partenariat culturel entre les deux territoires, distants de 4 700 kilomètres.

Douze ans plus tard, en préparant un livre sur le patrimoine culturel immatériel de Fosses-la-Ville² (province de Namur, Belgique), j'observe l'irruption de « mascarades » dans les maisons et cafés de deux villages de l'entité, au soir du Mardi gras. J'entreprends alors une recherche sur l'origine et la vitalité de la coutume en Wallonie puis, peu à peu, l'étends à toute la Francophonie d'Europe et d'Amérique, recueillant une abondante moisson de références et témoignages. En février 2020, je mène des observations participantes, sous le masque, avant d'être arrêtée... par d'autres masques : ceux destinés à limiter la propagation de la COVID-19, le virus qui impose bientôt un confinement généralisé et l'annulation des carnavals de Mi-Carême pour l'année 2020.

1. Voir le numéro spécial 13-14-15 de *Port-Acadie, revue interdisciplinaire en études acadiennes*, 2008-2009, p. 335-363.

2. Françoise Lempereur et Henry Besson, *De traditions en créations. Le patrimoine culturel immatériel de Fosses-la-Ville*, Ville de Fosses et Service des Musées et du Patrimoine culturel de la Province de Namur, 2019.

Je propose ici une introduction au sujet, texte qui sera suivi, en 2021, par un autre, basé sur un corpus plus étendu et axé davantage sur l'analyse et la synthèse.

* * *

L'importance du « terrain »

Pour l'ethnologue, des pratiques similaires, présentes de manière disparate dans plusieurs régions distantes – sans qu'un quelconque transfert d'individus ou de groupes humains soit historiquement avéré entre elles –, sont l'indice d'une distribution autrefois généralisée mais perdue dans la plupart des localisations anciennes. Le cas des intrigues carnavalesques ici étudiées ne semble pas échapper à cette règle, en Europe du moins, et pose donc une série de questions : pourquoi la tradition s'est-elle maintenue dans certaines localités et pas dans d'autres ? La « résistance des marges », mise en valeur lors du colloque de 2007 en Nouvelle-Écosse, est-elle un moteur de maintien ? Les acteurs s'en réfèrent-ils à une tradition documentée ou s'agit-il d'une transmission informelle ? Peut-on parler de « patrimoine culturel immatériel » pour caractériser ces pratiques ? Quel est leur avenir ? Etc.

Disons d'emblée que le sujet est peu ou mal documenté dans les écrits scientifiques, particulièrement en France et en Belgique. D'innombrables publications sont consacrées à l'origine du carnaval, son évolution au cours des siècles, ses empreintes sociologique, touristique et même économique, ou à la description, souvent minutieuse, de ses rituels, ses déguisements, ses participants ou son public. Par contre, les mascarades non institutionnelles qui font l'objet du présent travail n'y sont généralement évoquées que de manière accessoire, car considérées comme des manifestations mineures, peu significatives puisque réservées à un domaine privé qui ne concerne qu'une frange étroite de la population.

Je tâcherai de montrer au contraire qu'elles représentent l'essence même du carnaval et que la pauvreté des publications est essentiellement due à une carence méthodologique dans l'approche de celui-ci. La posture même de chercheur, de journaliste ou de médiateur externe à la communauté observée ne favorise pas, il est vrai, une connaissance profonde des pratiques et rituels intimes qui se déroulent surtout entre les murs des maisons particulières, portes closes – hiver oblige.

Même le *Manuel de folklore français contemporain* d'Arnold Van Gennep, précieux ouvrage de référence pour les traditions d'autrefois dans l'Hexagone et quelques régions voisines, n'identifie pas correctement les intrigues carnavalesques. Dans la cinquantaine de pages qu'il intitule

« Déguisements, quêtes et mascarades³ », l'auteur évoque certes des tournées masquées, souvent avec quête d'œufs, de vin, de galette ou autres victuailles, parfois avec farces, pantomimes, danses, dissimulations collectives (jeu de l'échelle par exemple), aspersions, sorties d'ours ou de chevaux-jupons, en les distribuant par région ou province, et en se basant sur « la plupart des auteurs du XIX^e siècle et du premier quart du XX^e » et sur près de 2 000 correspondants, mais il évacue rapidement l'intrigue en déclarant que « lors des tournées de quête dans les maisons, les déguisés ne doivent pas parler et les assistants ne doivent pas tenter de les démasquer pour les reconnaître ». Ses deux seules mentions d'intrigues concernent la Franche-Comté où, écrit-il, « une tournée des masques dans les maisons "pour intriguer", mais sans quête, n'est signalée par Roy que pour Montbéliard-ville » et l'Ardèche, où, lors de sa propre enquête d'avant 1940, 59 des 184 communes attestaient encore de « masques se promenant en rue, jouant des tours, intrigant les passants, accompagnant le mannequin de Carnaval ».

Comme dans son paragraphe intitulé « Coutumes sociales⁴ », où il décrit des pratiques destinées à ridiculiser les maris battus, les cocus, les célibataires, les ivrognes, etc., et des dénonciations, sous forme de jeux ou de spectacles, de faits comiques ou scandaleux intervenus durant l'année qui précède le carnaval, Arnold Van Gennep ne propose pas une vision claire des enjeux sociaux de la mascarade, ni d'ailleurs de son étendue territoriale. Il affirme par exemple que les villages de Flandre, du Hainaut, de Normandie et de Bretagne ne connaissent pas de tournées masquées, alors que plusieurs témoignages sont, aujourd'hui encore, disponibles pour ces régions.

Seule une observation participante⁵ permet d'acquérir une complicité suffisante avec les acteurs de la pratique, à la fois pour être accepté par eux et pour comprendre les tenants et aboutissants de la situation. C'est que l'intrigue carnavalesque n'est pas anodine. Elle véhicule dérision et humour, elle dévoile, elle dénonce, elle flatte, elle embarrasse, elle irrite quelquefois, elle révèle surtout les fondements mêmes de la vie sociale au sein de la communauté locale. Elle ne peut donc être décrite par une consultation standardisée au moyen d'un questionnaire préétabli.

Rien ne sert de multiplier les exemples d'études anthropologiques ou ethnologiques sur le carnaval qui, comme celle d'Arnold Van Gennep, n'ont pas détecté l'importance de l'intrigue et l'ont considérée comme insignifiante.

3. Arnold Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain*, Paris, éd. A. et J. Picard, 1979, tome premier, vol. III, p. 883-933.

4. *Ibid.*, p. 1068-1088.

5. « Dispositif de recherche caractérisé par une période d'interactions sociales intenses entre le chercheur et les sujets, dans le milieu de ces derniers », comme la définit Georges Lapassade dans Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez et André Lévy (dir.), *Vocabulaire de psychologie : références et positions*, Toulouse, Eres, coll. « Questions de société », 2016, p. 392.

Il est à mon sens plus pertinent de collationner des témoignages directs, anciens ou actuels, et, dans un second temps, de les analyser.

« *Mé r'counichée co bî-n ?* »

« Suis-je encore bien reconnue ? ». C'est par ces mots en dialecte, prononcés d'une voix de tête, que les « *trouilles* » entamaient l'intrigue à Binche (province du Hainaut, Belgique) autrefois. Les « *trouilles* », dont le corps était alors enveloppé dans un grand drap blanc et qu'une taie d'oreiller encapuchonnait le visage masqué, étaient ces personnages ambigus qui,

de la Chandeleur au Mercredi des Cendres, isolées ou en bandes joyeuses, parcourent les rues, font irruption dans les maisons, intrigant et promenant dans les cafés leur impertinence et leur humour qui s'aventurent volontiers aux limites de la grivoiserie. Sarcastiques ou moralisatrices à rebours, leurs réflexions, sortant d'un masque imperturbablement goguenard, ne manquent pas de mettre l'un ou l'autre sur une brûlante sellette. Comment étouffer les plaisanteries à double sens, les remarques railleuses, les sous-entendus troublants, les équivoques prometteuses, sinon en payant l'apéritif réclamé ! [...] Ne vous imaginez surtout pas que, l'huis clos, vous êtes à l'abri chez vous. Un coup de sonnette. Vous entrebâillez la porte [...] Et voici les « *trouilles* » : une bande d'adeptes du Ku-Klux-Klan, cagoulés, se précipite chez vous, force la porte, s'installe dans votre salon. L'un agace le chien et tire des coups de revolver à bouchons. L'autre courtise votre fille. Offrez le café et ils demanderont le pousse-café. Une bouteille de bourgogne réussira peut-être à les mettre de bonne humeur. La chaleur aidant, ils se démasqueront et, dans les rires fusant de tous côtés, vous reconnaîtrez avec stupeur les amis "malades" qui viennent de vous quitter⁶.

La description haute en couleurs, vécue, que faisait ainsi le spécialiste du carnaval Samuël Glotz, aujourd'hui disparu, illustre admirablement le principe même des intrigues carnavalesques, dont les dénominations, dates ou fréquences peuvent varier, mais dont le déroulement est quasi constant : avant le temps du carême ou durant une interruption convenue de celui-ci, quelques habitants d'un quartier, d'un village ou d'un bourg de taille modeste se masquent, parcourent les rues, seuls ou plus souvent en petits groupes, et pénètrent dans les maisons particulières et les lieux de rassemblement, où, d'une voix de fausset, ils évoquent des événements cocasses ou fâcheux qui ont marqué le cours de l'année écoulée, ainsi que des anecdotes personnelles relatives aux occupants. Ceux-ci tentent assidûment de les reconnaître, multipliant les questions et observant avec soin les chaussures, les mains, la taille, la carrure ou tout autre détail qui permettrait l'identification ; ils proposent une boisson à leurs visiteurs masqués, espérant qu'ainsi les visages se découvrent – souvent en vain. Le temps passe. Le manège alterne

6. Samuël Glotz, *Le Carnaval de Binche*, Bruxelles, Éd. du Folklore Brabançon, [1949], p. 19-22.

entre franche bonne humeur et insolence, et ne se termine que, lorsqu'une fois reconnu, chaque visiteur a levé le masque. Le groupe repart alors à la recherche d'autres cibles.

Des variantes se déclinent selon les régions et les époques : tel groupe ne se déplace qu'avec des musiciens ou un tambour, ce qui permet souvent d'esquisser un pas de danse avec leurs hôtes ; tel autre n'intrigue qu'auprès des demoiselles ; un autre, uniquement sur la place publique, où se forme rapidement un attroupement de curieux autour de la « victime » ; un autre encore, de préférence dans les débits de boissons, où les clients attablés sont forcés d'offrir une tournée s'ils ne veulent pas être la risée de tous ou ...se faire asperger de mousse, comme à Binche il y a quelques années, où les intriguants étaient déguisés en laveurs de vitres bien maladroits...

Certains acteurs de la pratique sont les rois de la contrepèterie et du calembour. Ainsi, depuis 2004, un couple déguisé en vieillards anime le carnaval de Dunkerque (Flandre française) avec des slogans qu'il brandit sur de petites pancartes : « Parlez-lui plus fort. Il n'a pas l'ouïe de finesse », proclame la « vieille dame », qui affirme aussi que « Depuis 75 ans, je prends mon mâle en patience », mâle qui affirme avec elle que « L'abus de pintes de rire ne nuit pas à la santé ». Outre ces affichettes qui visent à dérider la foule, les deux comparses ont entrepris de faire revivre l'intrigue, tombée en désuétude dans la région : « Dans les années 1970-1980, ça se pratiquait beaucoup, à deux ou trois ou parfois seul, comme le *figueman*, qui promenait une figue puis une araignée au bout d'une canne à pêche, mais la tradition s'était perdue⁷ ». Depuis une quinzaine d'années, ils ont donc repris l'intrigue, aux carnivals de Dunkerque et des villages environnants, en s'en prenant parfois aux mêmes victimes chaque année, car ils ont réussi l'exploit d'être très connus sans être reconnus. Même certains de leurs proches ignorent l'identité de ceux qui se font appeler « Yolande et Léon Grootenpinte ».

De manière générale, le sens de « l'intrigue-révélatrice des petits travers de la communauté locale » s'affaiblit de nos jours. Cette érosion l'expose de plus en plus à être réduite à une simple devinette, où seule l'identité du visiteur masqué reste en jeu. Dans la plupart des situations d'intrigues que j'ai pu observer, les masqués se contentaient de nier ou d'acquiescer les propositions d'identité mais, sauf exceptions, n'évoquaient aucun fait ou ne dévoilaient aucune anecdote relative à leurs hôtes. Ainsi par exemple, le Lundi gras 2020 à Eben (province de Liège, Belgique), un groupe de sept habitantes, auxquelles je m'étais jointe, a intrigué dans cinq maisons du village tout au long de l'après-midi. À chaque fois, l'accueil était chaleureux – genièvre, bière, soda, olives, saucisson, beignets au fromage, tarte et café – et les familles qui

7. Interview par téléphone de « Léon » par Françoise Lempereur, le 11 mars 2020.



Yolande et Léon Grootenpinte, Dunkerque

Photographe inconnu, 2018

nous accueillaien, enfants compris, s'acharnaient à découvrir quels visages familiers se cachaient sous les masques, mais l'échange de propos sur la vie du village ou l'évocation de souvenirs communs ne commençait qu'une fois l'ensemble des participantes démasquées.

Les temps des intrigues

Personne ne peut affirmer avec certitude que les intrigues carnavalesques trouvent leur origine dans les sorties masquées de l'Antiquité romaine ou celtique, voire du Moyen-Âge, et, a fortiori, qu'il existe une continuité entre les pratiques de ces époques lointaines et celles qui ont pu être observées à l'époque contemporaine. Néanmoins, l'ancienneté des deux fonctions originales des intriguants masqués est incontestable, à savoir la volonté de rétablir une forme de morale publique à travers la dénonciation de travers cachés⁸ et la pratique de quêtes nocturnes dans les maisons particulières.

Dans un article très documenté, malheureusement non publié, le chercheur breton Fañch Postic explique le peu d'écho que trouve le carnaval en Bretagne par une rivalité possible entre les sorties masquées des Jours gras et la coutume de l'*eginane*, quête chantée, initialement menée à la fin de l'année pour récolter du lard au profit de nécessiteux⁹. Ces aguilaneufs, bientôt interdits par l'Église – même transformés, comme dans la région de Nantes, en quêtes d'argent destiné à l'achat d'un cierge en l'honneur de Notre-Dame ou du patron de la

8. Voir notamment Daniel Fabre, *Carnaval ou la fête à l'envers*, Paris, Gallimard, 2007, p. 39.

9. Fañch Postic, « Landerneau 2012 : vers un nouveau combat de Carnaval et de Carême ? », texte inédit. Voir aussi du même, « Les Avatars d'une quête chantée : de l'*eginane* à la *guignolée* », dans *Port-Acadie* 13-14-15, *op. cit.*, p. 421-446.

paroisse – avaient en effet des points communs avec les tournées d'intrigues auxquelles nous nous intéressons : circuits effectués par des groupes de jeunes gens travestis, chansons grivoises, danses, parodies de rituels religieux, etc.

Si, en Bretagne, à la fois l'*eginane* et le carnaval sont attestés depuis le xvi^e siècle, les textes antérieurs à la Révolution sont, comme partout ailleurs dans le monde francophone, des règlements, ordonnances ou édits émanant d'autorités civiles ou religieuses qui interdisent le port du masque ou le limitent à des circonstances particulières. Aucun ne mentionne nommément l'intrigue elle-même.

En Wallonie, avant le xix^e siècle, un seul texte laisse deviner l'importance de celle-ci : un procès, intenté à Soumagne (province de Liège), suite à une bagarre mortelle, consécutive à la révélation d'identité d'un individu masqué sans son consentement, le Mardi gras 1783¹⁰.

Malgré mes recherches, les autres attestations anciennes d'intrigues carnavalesques y sont peu nombreuses. Elles ne constituent certainement pas un état conforme à l'étendue de la pratique. La première date trouvée est celle de 1866, à Vottem (banlieue de Liège)¹¹. Rien d'autre avant 1900, mis à part : « vers 1885 », à Jalhay (province de Liège)¹² ; « au xix^e siècle », à Mons (Hainaut)¹³ ; « à la fin du xix^e siècle » à Vierves (province de Namur)¹⁴ et à Vaudignies (Hainaut)¹⁵. Ici comme ailleurs, l'intrigue n'était pas (et n'est toujours pas) médiatisée.

Mes références historiques sont tout aussi pauvres pour la France : « au milieu du xix^e siècle » à Dunkerque¹⁶ ; vers 1883 en Champagne¹⁷ et en 1886 en Franche-Comté¹⁸. Le carnaval de Grandville (Normandie), célèbre aujourd'hui pour sa « nuit des intrigues », n'a par exemple gardé aucune trace ancienne de cette tradition, alors qu'il possède par ailleurs une affiche du carnaval de 1875. Pour la Bretagne, Fañch Postic écrit : « Cet art [de l'intrigue] qui, on s'en doute, laisse libre cours à la critique sociale, est encore à l'honneur à Quimper dans les années 1870 parmi les travestis qui, le soir du Mardi gras, se retrouvent dans la rue principale : il est toutefois sur le point de disparaître, si l'on en croit le compte rendu publié par le journal *Le Finistère* du 1^{er} mars 1879 :

10. Pierre Guérin, « Meurtre d'un travesti au carnaval de Soumagne en 1783 », dans *Bulletin du Cercle historique de Fléron*, avril-mai-juin 1996, p. 81-82.

11. Georges Dehousse, *Histoire de Vottem*, 1981, p. 272.

12. Article du journal *La Libre Belgique* du 9 mars 1960.

13. Coupure de presse du journal *La Province* de Mons, non datée.

14. Enquête orale réalisée en 1981 par Françoise Lempereur auprès de M^{me} Dessart-Lefranc, née en 1889.

15. Manuscrit signé Ghislain Lefèbvre, daté de 1928, archives du Musée de la Vie wallonne, 25.A.3.

16. Jean Denise, *Carnaval dunkerquois*, 1984, p. 38.

17. *Bulletin du Folklore champenois* n° 12, juin 1933, p. 157.

18. Arnold Van Gennep, *op. cit.*

La dernière journée du Carnaval a valu les précédentes, mais elle n'a rien donné de mieux. Peut-être a-t-on remarqué sur le Parc, une intrigante un peu effrontée, et dans la rue Kéréon, le soir, un gommeux grotesque, un portier et un marchand de volaille assez bien trouvé. Mais c'est en vain que nous avons cherché, provoqué, demandé même un mot spirituel à redire. On a perdu maintenant et bien perdu le nœud de la fine et délicate intrigue que *nos vieux* savaient si bien mener¹⁹. »

Au Québec et dans les communautés acadiennes de Nouvelle-Écosse et de l'Île-du-Prince-Édouard, la tradition de la Mi-Carême, que Barbara Le Blanc qualifie d'« exemple d'un transfert culturel de l'Europe à l'Amérique », a été, dit-elle, « apportée par les premiers colons français dans leur bagage culturel²⁰ » ...sauf que, aussi bien Chéticamp, que Natashquan, les Îles-de-la-Madeleine, l'Île-du-Prince-Édouard et l'Isle-aux-Grues sont des lieux de réimplantation de populations venues de Nouvelle-France et que, faute de documents, il est impossible d'y attribuer à l'intrigue une existence antérieure au XVIII^e, voire au XIX^e siècle. Ici aussi, la bibliographie est lacunaire. Pour Georges Arsenault, la plus ancienne description de tournée des mi-carêmes avec intrigues en Acadie est celle du père Philias F. Bourgeois, en 1888, pour la Nouvelle-Écosse²¹.

Précisons que seul, à notre connaissance, le nord-ouest de la France utilise aujourd'hui le terme « intrigues » pour caractériser ce que chacune des villes de Grandville en Normandie et de Dunkerque en Flandre française considèrent comme une des spécificités de leur carnaval. L'expression jadis largement répandue, de la Champagne à la Gascogne en France, voulait que les masques « courent » ou « roulent le carnaval », c'est-à-dire se déplacent pour intriguer çà et là. « Courir le Mardi gras » se dit encore en Louisiane (É.-U.) pour les sorties des masqués qui – grands espaces obligent – sont une centaine, à cheval. Ils n'intriguent cependant pas à proprement parler, alors que ceux qui « roulent la Mi-Carême » au Canada francophone sont bien des adeptes de la pratique que nous étudions.

Le temps des intrigues n'est pas seulement celui de la dimension historique de la pratique. C'est aussi celui de l'inscription de celle-ci dans le calendrier traditionnel des communautés. Un peu partout, la nuit de la Chandeleur, nuit du 2 au 3 février, est indiquée comme celle où l'on peut commencer officiellement à sortir masqué²². Comme cette date est la clé antérieure du Carnaval, c'est-à-dire la première date possible de cette fête

19. Fañch Postic, « Landerneau 2012 », *op.cit.*

20. Barbara Le Blanc, « Se masquer à la mi-carême : perspectives de renouveau communautaires », *Port-Acadie* 13-14-15, *op. cit.*, p. 336.

21. Georges Arsenault, « Mi-Carême en Acadie », dans *l'Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, en ligne.

22. Claude Gaignebet justifie cette date dans son étude sur *Le Carnaval*, Paris, Payot, 1974.



**L'intrigue à
Fosses-la-Ville,
le Mardi gras 2019**

© Photos :
Guy Focant, Vedrin



**L'intrigue à Eben,
le Lundi gras,
24 février 2020**

© Photos :
Françoise Lempereur



mobile – la dernière étant le 9 mars –, la durée des mascarades varie donc entre une seule nuit et 35 jours, selon les années.

Aujourd'hui, les sorties masquées sont généralement concentrées à quelques après-midi et soirées, fixées par l'usage dans chaque localisation, par exemple le dernier jeudi d'avant Carême et surtout les Lundi et Mardi gras, dans la vallée du Geer (province de Liège, Belgique) ; la nuit du Mardi gras au Mercredi des Cendres à Grandville (Normandie) ; le soir du Mardi gras et le soir du Grand Feu de la Quadragésime à Fosses-la-Ville (province de Namur, Belgique), etc.

À Binche, après la Seconde Guerre mondiale, les intrigues, originellement pratiquées n'importe quel jour de la période autorisée, se sont focalisées sur un seul soir, celui du lundi précédant les Jours gras, appelé le lundi des « *trouilles de nouilles* » (voir *infra*).

À ma connaissance, seul un village du sud de la Belgique, Vierves-sur-Viroin (province de Namur), a maintenu la tradition de se masquer tous les soirs de la Chandeleur au Mardi gras²³. Le 2 février, peu avant minuit, les carnavalesques descendent de vieux vêtements de leur grenier et confectionnent leur déguisement. Les descendre plus tôt porterait malheur, selon la croyance. À minuit, ils entament, masqués et au son des tambours, la tournée des maisons du village. Elle ne se terminera qu'à quatre ou cinq heures du matin. Certains réitèrent cette mascarade tous les soirs jusqu'au Mardi gras à minuit (en principe...), sauf le vendredi, jour considéré comme maléfique, en souvenir d'une étrange aventure survenue dans un village voisin, Rosée, en 1899. Ce vendredi-là, douze jeunes gens avaient entrepris une mascarade nocturne. Arrivés près de la chapelle, l'un d'eux compta qu'ils étaient treize et en fit part aux autres. Tous recomptèrent et durent se rendre à l'évidence. Ils décidèrent de se démasquer : ils ne furent plus alors que douze mais, aussitôt remasqués, ils furent à nouveau treize : le diable était avec eux. Inutile de préciser qu'ils ne se masquèrent plus jamais le vendredi.

Précisons que, dans certaines régions d'Europe, les mascarades sont autorisées à partir du 6 janvier. C'est le cas dans le Val d'Aoste (nord de l'Italie), où, de nos jours cependant, elles ne sont effectives que durant les deux ou trois semaines avant les Jours gras. Ces sorties informelles d'après Épiphanie prolongent les traditions masquées, bien plus codifiées et souvent plus violentes, qui marquent la période ambiguë du solstice d'hiver et des douze jours « magiques » entre Noël et les Rois.

Quant à la Mi-Carême, elle est officiellement fixée au jeudi de la quatrième semaine de Carême. Cette date est respectée dans tout le Canada francophone, mais, comme il note qu'« elle a plus de vogue que jamais », le

23. Pierre Cattelain, *Chroniques de l'Écomusée du Viroin*, n° 54, 8 juillet 2019.

père Chiasson ajoute, en 1961, que « du jeudi qu'on la courait, on l'a étendue à toute la semaine²⁴ », ce qui se vérifie encore en Nouvelle-Écosse ou à l'Isle-aux-Grues (Québec) notamment.

En haillons, en infirmier ou en lapin rose ?

La manière de se vêtir pour intriguer n'est pas codifiée et dépend des localisations et des époques. Aujourd'hui, l'imagination est souvent le maître-mot de la créativité vestimentaire et elle s'en réfère souvent à l'actualité. Dans nos observations de 2019 à Fosses-la-Ville, nous avons vu de grands lapins roses, des personnages vêtus de la combinaison rouge des protagonistes de la série télévisée espagnole « *La Casa de papel* » ou d'autres, en vêtement de protection chimique, coiffés d'un boîtier de « laser show »... À Binche, le lundi 17 février 2020, lors des « *Trouilles de nouilles* », cinq Donald Trump fort réalistes croisaient une bande de Cubains, divers animaux domestiques ou exotiques, d'extraordinaires pompiers australiens au visage de koala ou des infirmiers chinois, en blouse d'isolation, combattant (déjà) le coronavirus !

De manière générale, les déguisements sont aujourd'hui de plus en plus sophistiqués. Ainsi, à l'Isle-aux-Grues (Québec), la Mi-Carême est précédée, depuis son redéploiement en 1975, de longs préparatifs durant lesquels des couturières attitrées confectionnent, dans le plus grand secret, de somptueux costumes sur des thèmes actuels, à l'aide d'étoffes précieuses, de plumes, de fourrure, de dentelle, etc., costumes que choisiront les habitants pour s'adonner aux tournées d'intrigues qui durent ici aussi une semaine complète.

Les témoignages anciens sont, eux, unanimes sur l'aspect peu soigné, voire franchement répugnant, des déguisements. Au Québec, la plus ancienne attestation de masque de « mi-carême » décrit « une vieille femme littéralement courbée en deux et dont on découvrait officiellement le visage au fond d'un vieux chapeau en forme d'entonnoir [...], un visage barbouillé et portant des lunettes sans vitres ; elle était vêtue de guenilles auxquelles étaient suspendues des queues et arêtes de poisson²⁵ ».

Rien d'étonnant puisque cette figure correspond à la représentation traditionnelle de la Carême, vieille femme décharnée et peu avenante, opposée à un plantureux Carnaval, tant dans les œuvres littéraires – depuis *l'Invectiva contra Carnisprivium et Quaresima* de Guido Faba en 1227 jusqu'au XIX^e siècle²⁶ – que dans l'art. Qu'on songe par exemple au célèbre tableau

24. P. Anselme Chiasson, *Chéticamp – Histoire et traditions acadiennes*, Moncton, Éd. des Aboiteaux, 1961.

25. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*, roman, 1852 (cité par Georges Arsenault dans *Port-Acadie* 13-14-15, *op. cit.*, p. 344).

26. Pour une histoire de la représentation littéraire du carnaval, voir Jean-Marc Lecocq, « Le Carnaval dans la littérature européenne du 13^e au début du 19^e siècle. Essai d'inventaire des œuvres », dans *Tradition wallonne* n° 3, Bruxelles, 1986, p. 187-194.

« *Le Combat de Carnaval et Carême* » de Pierre Bruegel l'Ancien (1559) qui a fait l'objet, entre autres, d'une analyse érudite par Claude Gaignebet en 1974, d'une mise en danse par la chorégraphe Olivia Grandville en 2017²⁷ et même d'un pastiche en figurines *Playmobil* par Richard Unglik (2014) !

L'archétype de la vieille étique n'a toutefois pas fait long feu. Les Acadiens ont abandonné la vieille Carême au profit soit d'un personnage moins caricatural, vêtu d'un simple drap blanc ou d'une couverture et tenant une canne d'une main et un sac de l'autre, pour ce qui est de la mi-carême distributrice de cadeaux dans la région Prince-Ouest de l'Île-du-Prince-Édouard, soit, partout ailleurs, de masques « faits maison », comme en témoigne la description de Georges Arsenault :

Les costumes de mi-carêmes étaient le plus souvent improvisés à partir de vieux vêtements. Les habillements de femmes servaient régulièrement de déguisement pour les garçons et les hommes, alors que les filles et les femmes s'attifaient de vêtements du sexe opposé. Par ce mélange des sexes, il devenait plus difficile de se faire reconnaître. Comme masque, on se glissait sur la tête un sac de papier, une boîte de carton, un bas de coton ou de nylon, une taie d'oreiller ou encore une manche de chandail ou de sous-vêtement d'homme. On découpait de petites ouvertures pour les yeux, le nez et la bouche. À une certaine époque, certaines mi-carêmes se déguisaient même de véritables peaux d'animaux sauvages et domestiques²⁸.

Barbara Le Blanc a montré que, dans la région de Chéticamp (Cap Breton), le masque, désormais en papier mâché ou en bois, était devenu « un symbole et une métamorphose dans la vie économique, sociale et culturelle²⁹ » en permettant le développement économique, grâce à la commercialisation auprès de milliers de touristes de masques fabriqués par des travailleuses d'une usine de pêche qui avaient perdu leur emploi en 2006. Il ne m'appartient pas de juger cette reconversion, mais considérer qu'ainsi, la « mi-carême devient à la fois une expression patrimoniale du groupe pour lui-même » et « une manière de promouvoir la culture acadienne auprès des "autres" par le tourisme culturel³⁰ » est pour le moins discutable.

Il est vrai que, quasi partout, l'aspect des intriguants s'est policé. Alors qu'à Lannion (Bretagne), « [l']objectif était de se déguiser en mettant sur soi tout ce que l'on pouvait trouver de plus sale, de plus repoussant, y compris des dépouilles d'animaux, des peaux, des os et des cornes³¹ », la municipalité y a

27. Dans le cadre des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis à Montreuil.

28. Georges Arsenault, « Mi-Carême en Acadie », *op. cit.*

29. Barbara Le Blanc, *op. cit.*, p. 339.

30. *Ibid.*

31. Daniel Giraudon, *Bretagne-magazine*, s.d.

interdit les concours de « *strouilles* » dans les années 1980, ... bien après le club de football [*soccer*] U.S. [Union sportive] Concarneau qui, en 1940 déjà, refusait l'entrée de son bal masqué aux personnes vêtues de ce déguisement préféré des matelots³². Dans le vocabulaire français des pêcheurs en mer, la *strouille* est une sorte de pâte de poissons gras, qui sent très mauvais, utilisée comme amorce pour pêcher le requin ou d'autres grosses espèces. Mais le mot *strouille* évoque surtout la saleté, physique et morale. En ancien français, l'adjectif « *estrouillé* » signifiait d'ailleurs « sali, taché » et dans bon nombre de parlers locaux, les dérivés, comme lui, du latin « *torculum*³³ » ont une valeur négative : « *se trouiller* », c'est « se vautrer dans la boue », et les « *trouilles* », qui désignaient les pets dans la *Nef des Fous*, à la fin du xv^e siècle, deviendront par après l'appellation peu flatteuse des femmes malpropres et méprisables, des prostituées. Si le mot désigne aujourd'hui, à Binche, les masques qui intriguent lors de la nuit des « *trouilles guenouilles* » ou « *trouilles de nouilles* », il n'est toutefois plus compris comme tel.

Ajoutons qu'à Douarnenez on parle de *kailharenn* (de *kailhar*, macule, boue³⁴) et de *Marie Moustrouill*, et, à Quimper, de *Marie Struillen*.

Sans forcément être repoussants, les travestis d'autrefois étaient caractérisés par le recyclage de vêtements anciens et par l'obligation de se singulariser, comme le précise le père Anselme Chiasson pour la Nouvelle-Écosse : « chacun fabriquait son masque avec un bas de laine, une manche de chandail ou du carton, de l'étoffe ou de la toile. Les gens s'habillaient de la façon la plus originale possible et dans le but de ne pas être reconnaissables³⁵ ».

De même à Montegnée, dans la banlieue ouvrière de Liège, vers 1900 : « Les vêtements étaient très disparates : souvent vieux vêtements mis hors d'usage. Parfois dominos noirs ou rouges. Masque complet en carton ou masque en carton avec bavette³⁶ ».

Freddy et Nicole Close notent que, dans la vallée du Geer (province de Liège), « la simplicité du déguisement serait un paramètre révélateur de l'ancienneté et de l'archaïsme de ce carnaval : on a fouillé les garde-robes, les vieilles malles, les greniers et même les granges afin d'y dénicher les oripeaux et les accessoires les plus inattendus qui vont servir à se masquer, à se transformer en *houïre*. Mais un veston troué et retourné fait aussi bien l'affaire, ou un sac de toile de jute, ou une housse de matelas... La salopette de travail, le domino noir ou variolé, le pyjama, l'imperméable, le cache-

32. Fañch Postic, « Landerneau 2012 », *op. cit.*

33. Voir le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW), XIII-2, 39a.

34. A. Deshayes, *Dictionnaire étymologique du breton*, Douarnenez, Le Chasse-Marée, 2003, p. 700-701.

35. P. Anselme Chiasson, *op. cit.*, p. 213.

36. Manuscrit signé de MM. Halbart et Lecocq, 1925, archives du Musée de la Vie wallonne, *ibidem*.

poussière ou le manteau à capuchon constituent un accoutrement simple et propice à la mystification³⁷ ».

On l'a vu, les femmes participent aujourd'hui à la mascarade, parfois avec des hommes mais le plus souvent en petits groupes exclusivement féminins qui s'efforcent, par jeu, de ne pas croiser leurs homologues masculins. Cette participation féminine aux intrigues n'est attestée qu'au cours du xx^e siècle. Autrefois, celles qui osaient se masquer en période carnavalesque étaient traitées de « gourgandines » et méprisées par la communauté locale.

Curieusement, elles ne prennent pas nécessairement l'apparence de personnages masculins, alors qu'il est d'usage que les hommes, affublés des jupes ou jupons usagés de leurs compagnes, se déguisent en *mam'zelles*³⁸, appelées dans la vallée du Geer, à la frontière des Pays-Bas, des « *houères* », du néerlandais « *hoer*, putain ». La *houère* traditionnelle est un homme revêtu de deux jupes – l'une nouée à la taille, l'autre portée sur les épaules – et coiffé d'une taie d'oreiller, pliée en capuchon et resserrée autour du cou par un cordonnet, en ayant pris soin d'y insérer un morceau de rideau usagé dissimulant complètement le visage. Ce travesti s'efface peu à peu de nos jours au profit du domino à cagoule et du masque en carton ou latex, voire de déguisements de singe ou d'ours achetés au centre commercial voisin.

* * *

Brosser à grands traits un portrait de l'intrigue carnavalesque et évoquer le manque de sources écrites pour établir son histoire ne répondent que très partiellement aux diverses questions posées en début d'article. Dans une seconde contribution, j'aimerais approfondir l'évolution des pratiques et les cartographier, notamment pour interroger la théorie de « résistance des marges ». Je voudrais surtout analyser les facteurs de changement, la fonction sociale et le caractère identitaire en jeu. Réfléchir aussi sur l'avenir de ce qui constitue, à mes yeux, un véritable patrimoine culturel immatériel.

37. Freddy et Nicole Close, *Le Carnaval noir d'Eben-Emael et dans la vallée du Geer*, Musée Eben, 2012.

38. Terme couramment utilisé dans un contexte carnavalesque pour désigner le travesti, l'homme habillé en femme ou en jeune fille.